

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[Les] lois de Minos [Document électronique] / Voltaire

EPITRE DEDICATOIRE

p167

à monseigneur le duc De Richelieu
pair et maréchal de France
gouverneur de Guienne, premier gentilhomme
de la chambre du roi, etc.
Monseigneur,
il y a plus de cinquante ans que vous daignez m' aimer.
Je dirai à notre doyen de l' académie, avec Varron
(car il faut toujours citer quelque ancien, pour en
imposer aux modernes) :
(...).

Ce n' est pas qu' on ne soit aussi très-invariablement
attaché à ceux qui nous ont prévenus depuis par des
bienfaits, et à qui nous devons une reconnaissance
éternelle ; mais *antiqua necessitudo* est
toujours la plus grande consolation de la vie.
La nature m' a fait votre doyen, et l' académie vous a
fait le nôtre : permettez donc qu' à de si justes
titres je vous dédie une tragédie qui serait moins
mauvaise si je ne l' avais pas faite loin de vous.
J' atteste tous ceux qui vivent avec moi que le feu de
ma jeunesse m' a fait composer ce petit drame en moins
de huit jours, pour nos amusements de campagne ;
qu' il n' était point destiné au théâtre de Paris,
et qu' il n' en est pas meilleur pour tout cela. Mon
but était d' essayer encore si l' on pouvait faire
réussir en France une tragédie profane qui ne fût
pas fondée sur une intrigue

p168

d' amour ; ce que j' avais tenté autrefois dans

mérove , dans *oreste* , dans d' autres pièces,
et ce que j' aurais voulu toujours exécuter.
Mais le libraire Valade, qui est sans doute un de
vos beaux esprits de Paris, s' étant emparé d' un
manuscrit de la pièce, selon l' usage l' a embellie
de vers composés par lui ou par ses amis, et a
imprimé le tout sous mon nom, aussi proprement que
cette rapsodie méritait de l' être. Ce n' est point la
tragédie de Valade que j' ai l' honneur de vous
dédier ; c' est la mienne, en dépit de l' envie.
Cette envie, comme vous savez, est l' âme du monde :
elle établit son trône, pour un jour ou deux, dans
le parterre à toutes les pièces nouvelles, et s' en
retourne bien vite à la cour, où elle demeure
la plus grande partie de l' année.
Vous le savez, vous, le digne disciple du maréchal
De Villars dans la plus brillante et la plus noble de
toutes les carrières. Vous vîtes ce héros qui sauva
la France, qui sut si bien faire la guerre et la
paix, ne jouir de sa réputation qu' à l' âge de
quatre-vingts ans.
Il fallut qu' il enterrât son siècle pour qu' un nouveau
siècle lui rendît publiquement justice. On lui
reprochait jusqu' à ses prétendues richesses, qui
n' approchaient pas à beaucoup près de celles des
traitants de ces temps-là ; mais ceux qui étaient si
bassement jaloux de sa fortune n' osaient pas, dans le
fond de leur coeur, envier sa gloire, et baissaient
les yeux devant lui.
Quand son successeur vengeait la France et l' Espagne
dans l' île de Minorque, l' envie ne criait-elle pas
qu' il ne prendrait jamais Mahon, qu' il fallait
envoyer un autre général à sa place ? Et Mahon
était déjà pris.
Vous fîtes des jaloux dans plus d' un genre : mais
ce n' est ni au général ni au plus aimable des
français que je m' adresse ici ; je ne parle qu' à mon
doyen. Comme il sait le grec aussi bien que

p169

moi, je lui citerai d' abord Hésiode, qui dans (...),
connu de tous les courtisans, dit en termes formels :
(...).

Le potier est ennemi du potier, le maçon du maçon,
le gueux porte envie au gueux, le chanteur au
chanteur.

Horace disait plus noblement :

(...).

Le vainqueur de l' hydre ne put vaincre l' envie qu' en
mourant.

Boileau dit à Racine :

sitôt que d' Apollon un génie inspiré
trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,... etc.
Tout cela est d' un ancien usage, et cette étiquette
subsistera longtemps. Vous savez que je commentai
Corneille, il y a quelques années, par une
détestable envie ; et que ce commentaire, auquel
vous contribuâtes par vos générosités à l' exemple du
roi, était fait pour accabler ce qui restait de la
famille et du nom de ce grand homme. Vous pouvez voir,
dans ce commentaire, que l' abbé D' Aubignac,
prédicateur ordinaire de la cour, qui croyait
avoir fait une *pratique du théâtre* et une
tragédie, appelait Corneille Mascarille, et le
traitait comme le plus méprisable des hommes ; il se
mettait contre lui à la tête de toute la canaille de
la littérature.

p170

Les ci-devant soi-disant jésuites accusèrent Racine
de cabaler pour le jansénisme, et le firent mourir de
chagrin. Aujourd' hui, si un homme réussit un peu pour
quelque temps, ses rivaux ou ceux qui prétendent
l' être disent d' abord que c' est une mode qui
passera comme les pantins et les convulsions ;
ensuite ils prétendent qu' il n' est qu' un plagiaire ;
enfin ils soupçonnent qu' il est athée ; ils en
avertissent les porteurs de chaise de Versailles,
afin qu' ils le disent à leurs pratiques, et que la
chose revienne à quelque homme bien zélé, bien morne,
et bien méchant, qui en fera son profit.

Les calomnies pleuvent sur quiconque réussit. Les
gens de lettres sont assez comme M Chicaneau et
Mme la comtesse de Pimbêche :

qu' est-ce qu' on vous a fait ? -on m' a dit des
injures.

Il y aura toujours dans la république des lettres un
petit canton où cabalera le *pauvre diable* avec ses
semblables ; mais aussi, monseigneur, il se trouvera
toujours en France des âmes nobles et éclairées, qui
sauront rendre justice aux talents, qui pardonneront
aux fautes inséparables de l' humanité, qui
encourageront tous les beaux-arts. Et à qui
appartiendra-t-il plus d' en être le soutien qu' au
neveu de leur principal fondateur ? C' est un devoir
attaché à votre nom.

C' est à vous de maintenir la pureté de notre langue,
qui se corrompt tous les jours ; c' est à vous de ramener
la belle littérature et le bon goût, dont nous avons vu
les restes fleurir encore. Il vous appartient de
protéger la véritable philosophie, également
éloignée de l' irréligion et du fanatisme. Quelles

autres mains que les vôtres sont faites pour porter
au trône les fleurs et les fruits du génie français,
et pour en écarter la calomnie qui s' en approche
toujours, quoique toujours chassée ? à quel autre
qu' à vous les académiciens pourraient-ils avoir
recours dans leurs travaux et dans leurs afflictions ?
Et quelle gloire pour vous, dans un âge où
l' ambition est assouvie, et où les vains plaisirs
ont disparu comme un songe, d' être, dans un loisir
honoré, le père de vos confrères ! L' âme du grand
Armand s' applaudirait plus que jamais d' avoir fondé
l' académie française.

Après avoir fait *Oedipe* et *les lois de*
Minos , à près de soixante

p171

années l' un de l' autre, et après avoir été calomnié
et persécuté pendant ces soixante années, sans en faire
que rire, je sors presque octogénaire (c' est-à-dire
beaucoup trop tard) d' une carrière épineuse dans
lequel un goût irrésistible m' engagea trop longtemps.

Je souhaite que la scène française, élevée dans le
grand siècle de Louis XIV au-dessus du théâtre
d' Athènes et de toutes les nations, reprenne la vie
après moi, qu' elle se purge de tous les défauts que
j' y ai portés, et qu' elle acquière les beautés que
je n' ai pas connues.

Je souhaite qu' au premier pas que fera dans cette
carrière un homme de génie, tous ceux qui n' en ont
point ne s' ameutent pas pour le faire tomber, pour
l' écraser dans sa chute, et pour l' opprimer par les
plus absurdes impostures.

Qu' il ne soit pas mordu par les folliculaires, comme
toute chair bien saine l' est par les insectes ; ces
insectes et ces folliculaires ne mordant que pour
vivre.

Je souhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns
de ses serpents à la cour pour perdre ce génie
naissant, en cas que la cour, par hasard, entende
parler de ses talents.

Puissent les tragédies n' être désormais ni une longue
conversation partagée en cinq actes par des violons,
ni un amas de spectacles grotesques, appelé par les
anglais *show* , et par nous, la rareté, la
curiosité !

Puisse-t-on n' y plus traiter l' amour comme un amour de
comédie dans le goût de Térence, avec déclaration,
jalousie, rupture, et raccommodement !

Qu' on ne substitue point à ces langueurs amoureuses
des aventures incroyables et des sentiments
monstrueux, exprimés en vers plus monstrueux encore,

et remplis de maximes dignes de Cartouche et de son style.

Que, dans le désespoir secret de ne pouvoir approcher de nos grands maîtres, on n'aille pas emprunter des haillons affreux chez les étrangers, quand on a les plus riches étoffes dans son pays. Que tous les vers soient harmonieux et bien faits ; mérite absolument nécessaire, sans lequel la poésie n'est jamais qu'un monstre, mérite auquel presque aucun de nous n'a pu parvenir depuis *Athalie* .

p172

Que cet art ne soit pas aussi méprisé qu'il est noble et difficile.

Que le fahhal et les comédiens de bois ne fassent pas absolument désertir *Cinna* et *Iphigénie* .

Que personne n'ose plus se faire valoir par la témérité de condamner des spectacles approuvés, entretenus, payés par les rois très-chrétiens, par les empereurs, par tous les princes de l'Europe entière. Cette témérité serait aussi absurde que l'était la bulle *in coena domini* , si sagement supprimée.

Enfin j'ose espérer que la nation ne sera pas toujours en contradiction avec elle-même sur ce grand art comme sur tant d'autres choses.

Vous aurez toujours en France des esprits cultivés et des talents ; mais tout étant devenu lieu commun, tout étant problématique à force d'être discuté, l'extrême abondance et la satiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand siècle, le dégoût du public succédant à cette ardeur qui nous animait du temps des grands hommes, la multitude des journaux, et des brochures, et des dictionnaires satiriques, occupant le loisir de ceux qui pourraient s'instruire dans quelques bons livres utiles, il est fort à craindre que le bon goût ne reste que chez un petit nombre d'esprits éclairés, et que les arts ne tombent chez la nation.

C'est ce qui arriva aux grecs après Démosthène, Sophocle, et Euripide ; ce fut le sort des romains après Cicéron, Virgile, et Horace ; ce sera le nôtre. Déjà pour un homme à talents qui s'élève, dont on est jaloux, et qu'on voudrait perdre, il sort de dessous terre mille demi-talents, qu'on accueille pendant deux jours, qu'on précipite ensuite dans un éternel oubli, et qui sont remplacés par d'autres éphémères.

On est accablé sous le nombre infini de livres faits avec d'autres livres ; et dans ces nouveaux livres inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tissus de

calomnies infâmes, vomies par la bassesse contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poème épique, la musique, sont des arts véritables : on nous prodigue des leçons, des discussions sur tous ces arts ; mais que le grand artiste est rare !

L' écrivain le plus misérable et le plus bas peut dire son

p173

avis sur *trois siècles* sans en connaître aucun, et calomnier lâchement, pour de l' argent, ses contemporains qu' il connaît encore moins. On le souffre, parce qu' on l' oublie : on laisse tranquillement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands hommes sur les quais de Paris, comme on laisse les nouvellistes décider dans un café du destin des états ; mais si, dans cette fange, un génie s' élève, il faut tout craindre pour lui. Pardonnez-moi, monseigneur, ces réflexions : je les soumets à votre jugement et à celui de l' académie, dont j' espère que vous serez longtemps l' ornement et le doyen.

Recevez avec votre bonté ordinaire ce témoignage du respectueux et tendre attachement d' un vieillard plus sensible à votre bienveillance qu' aux maladies dont ses derniers jours sont tourmentés.

p174

ACTE 1 SCENE 1

La scène est à Gortine, ville de Crète.

p175

(le théâtre représente les portiques d' un temple, des tours sur les côtés, des cyprès sur le devant.)

Teucer, Dictime.

Teucer.

Quoi ! Toujours, cher ami, ces archontes, ces grands, feront parler les lois pour agir en tyrans !

Minos, qui fut cruel, a régné sans partage ; mais il ne m' a laissé qu' un pompeux esclavage,

un titre, un vain éclat, le nom de majesté,
l'appareil du pouvoir, et nulle autorité.
J' ai prodigué mon sang, je règne, et l' on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune esclave
semble dicter l' arrêt qui condamne ses jours ;
si je l' avais proscrite elle aurait leur secours.
Tel est l' esprit des grands depuis que la naissance
a cessé de donner la suprême puissance :

p176

jaloux d' un vain honneur, mais qu' on peut partager,
ils n' ont choisi des rois que pour les outrager.
Dictime.
Ce trône a ses périls ; je les connais sans doute ;
je les ai vus de près ; je sais ce qu' il en coûte.
J' aimais Idoménée ; il mourut exilé
en pleurant sur un fils par lui-même immolé :
par le sang de ce fils il crut plaire à la Crète ;
mais comment subjuguier la fureur inquiète
de ce peuple inconstant, orageux, égaré,
vive image des mers dont il est entouré ?
Ses flots sont élevés, mais c' est contre le trône ;
une sombre tempête en tout temps l' environne,
le sort vous a réduit à combattre à la fois
les durs cydoniens et vos jaloux crétois,
les uns dans les conseils, les autres par les armes ;
et chaque instant pour vous redouble nos alarmes :
hélas ! Des meilleurs rois c' est souvent le destin ;
leurs pénibles travaux se succèdent sans fin :
mais que votre pitié pour cette infortunée,
par le cruel Pharès à mourir condamnée,
n' ait pas, à votre exemple, attendri tous les coeurs ;
que ce saint homicide ait des approbateurs ;
qu' on ait justifié cet usage exécrable ;
c' est là ce qui m' étonne, et cette horreur m' accable.
Teucer.
Que veux-tu ? Ces guerriers sous les armes blanchis,
vieux superstitieux aux meurtres endurcis,
destructeurs des remparts où l' on gardait Hélène,

p177

ont vu d' un oeil tranquille égorger Polixène.
Ils redoutaient Calchas ; ils tremblent à mes yeux
sous un Calchas nouveau, plus implacable qu' eux.
Tel est l' aveuglement dont la Grèce est frappée :
elle est encor barbare ; et de son sang trempée,
à des dieux destructeurs elle offre ses enfants :

ses fables sont nos lois, ses dieux sont nos tyrans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire ;

p178

d'illustres attentats ont fait toute leur gloire.
La Grèce a des héros, mais injustes, cruels,
insolents dans le crime, et tremblants aux autels.
Ce mélange odieux m'inspire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce sceptre est un fardeau trop pesant pour mon bras
s'il le faut soutenir par des assassinats ;
je suis né trop sensible : et mon âme attendrie
se soulève aux dangers de la jeune Astérie ;
j'admire son courage, et je plains sa beauté.
Ami, je crains les dieux ; mais dans ma pitié
je croirais outrager leur suprême justice,
si je pouvais offrir un pareil sacrifice.

Dictime.

On dit que de Cydon les belliqueux enfants
du fond de leurs forêts viendront dans peu de temps
racheter leurs captifs, et surtout cette fille
que le sort des combats arrache à sa famille.
On peut traiter encore ; et peut-être qu'un jour
de la paix parmi nous le fortuné retour
adoucirait nos mœurs, à mes yeux plus atroces
que ces fiers ennemis qu'on nous peint si féroces.
Nos grecs sont bien trompés : je les crois glorieux
de cultiver les arts, et d'inventer des dieux ;
cruellement séduits par leur propre imposture,
ils ont trouvé des arts, et perdu la nature.
Ces durs cydoniens dans leurs antres profonds
sans autels et sans trône, errants et vagabonds,
mais libres, mais vaillants, francs, généreux, fidèles,
peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles ;
la nature est leur règle, et nous la corrompons.

Teucer.

Quand leur chef paraîtra nous les écouterons ;
les archontes et moi, selon nos lois antiques,

p179

donnerons audience à ces hommes rustiques :
reçois-les, et surtout qu'ils puissent ignorer
les sacrés attentats qu'on ose préparer.
Je ne te cèle point combien mon âme émue
de ces cydoniens abhorre l'entrevue.
Je hais, je dois haïr ces sauvages guerriers,
de ma famille entière insolents meurtriers ;
j'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inspirent :
mais ils offrent la paix où tous mes vœux aspirent :

j' étoufferai la voix de mes ressentiments,
je vaincrai mes chagrins, qui résistaient au temps :
il en coûte à mon coeur, tu connais sa blessure :
ils vont renouveler ma perte et mon injure.
Mais faut-il en punir un objet innocent ?
Livrerai-je Astérie à la mort qui l' attend ?
On vient. Puissent les dieux, que ma justice implore,
ces dieux trop mal servis, ces dieux qu' on déshonore,
inspirer la clémence, accorder à mes vœux
une loi moins cruelle et moins indigne d' eux !

ACTE 1 SCENE 2

Teucer, Dictime ; le pontife Pharès avance avec
le sacrificateur à sa droite : le roi est à sa gauche,
accompagné des archontes de la Crète.
Pharès, au roi et aux archontes.
Prenez place, seigneurs, au temple de Gortine ;
adorez et vengez la puissance divine.
(ils montent sur une estrade, et s' asseynt dans le
même ordre.
Pharès continue.)
prêtres de Jupiter, organes de ses lois,
confidents de nos dieux, et vous, roi des crétois,
vous, archontes vaillants, qui marchez à la guerre
sous les drapeaux sacrés du maître du tonnerre,
voici le jour de sang, ce jour si solennel,
où je dois présenter aux marches de l' autel

p180

l' holocauste attendu, que notre loi commande.
De sept ans en sept ans nous devons en offrande
une jeune captive aux mânes des héros ;
ainsi dans ses décrets nous l' ordonna Minos,

p182

quand lui-même il vengeait sur les enfants d' égée
la majesté des dieux, et la mort d' Androgée.
Nos suffrages, Teucer, vous ont donné son rang :
vous ne le tenez point des droits de votre sang ;
nous vous avons choisi quand par Idoménée
l' île de Jupiter se vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté ;
soutenez de nos lois l' inflexible équité.

Jupiter veut le sang de la jeune captive
 qu' en nos derniers combats on prit sur cette rive.
 On la croit de Cydon. Ces peuples odieux,
 ennemis de nos lois, et proscrits par nos dieux,
 des repaires sanglants de leurs antres sauvages,
 ont cent fois de la Crète infesté les rivages ;
 toujours en vain punis, ils ont toujours brisé
 le joug de l' esclavage à leur tête imposé.
 Remplissez à la fin votre juste vengeance.
 Une épouse, une fille à peine en son enfance,
 aux champs de Bérécinthe, en vos premiers combats,
 sous leurs toits embrasés mourantes dans vos bras,
 demandent à grands cris qu' on apaise leurs mânes.
 Exterminez, grands dieux, tous ces peuples profanes !
 Le vil sang d' une esclave, à nos autels versé,
 est d' un bien faible prix pour le ciel offensé.
 C' est du moins un tribut que l' on doit à mon temple ;
 et la terre coupable a besoin d' un exemple.
 Teucer.
 Vrais soutiens de l' état, guerriers victorieux,
 favoris de la gloire, et vous, prêtres des dieux,
 dans cette longue guerre où la Crète est plongée,
 j' ai perdu ma famille, et ce fer l' a vengée ;
 je pleure encor sa perte ; un coup aussi cruel
 saignera pour jamais dans ce coeur paternel.
 J' ai dans les champs d' honneur immolé mes victimes ;
 le meurtre et le carnage alors sont légitimes ;
 nul ne m' enseignera ce que mon bras vengeur
 devait à ma famille, à l' état, à mon coeur :
 mais l' autel ruisselant du sang d' une étrangère
 peut-il servir la Crète, et consoler un père ?
 Plût aux dieux que Minos, ce grand législateur,
 de notre république auguste fondateur,
 n' eût jamais commandé de pareils sacrifices !

L' homicide en effet rend-il les dieux propices ?
 Avons-nous plus d' états, de trésors, et d' amis,
 depuis qu' Idoménée eut égorgé son fils ?
 Guerriers, c' est par vos mains qu' aux feux vengeurs
 en proie,
 j' ai vu tomber les murs de la superbe Troie,
 nous répandons le sang des malheureux mortels ;
 mais c' est dans les combats, et non point aux autels.
 Songez que de Calchas et de la Grèce unie
 le ciel n' accepta point le sang d' Iphigénie.
 Ah ! Si pour nous venger le glaive est dans nos mains,
 cruels aux champs de mars, ailleurs soyons humains ;

ne peut-on voir la Crète heureuse et florissante
que par l' assassinat d' une fille innocente ?
Les enfants de Cydon seront-ils plus soumis ?
Sans en être plus craints nous serons plus haïs.
Au souverain des dieux rendons un autre hommage :
méritons ses bontés, mais par notre courage :
vengeons-nous, combattons, qu' il seconde nos coups ;
et vous, prêtres des dieux, faites des vœux pour nous,
Pharès.
Nous les formons, ces vœux ; mais ils sont inutiles
pour les esprits altiers et les coeurs indociles.
La loi parle, il suffit : vous n' êtes en effet
que son premier organe et son premier sujet ;
c' est Jupiter qui règne : il veut qu' on obéisse ;
et ce n' est pas à vous de juger sa justice.
S' il daigna devant Troie accorder un pardon
au sang que dans l' Aulide offrait Agamemnon,
quand il veut, il fait grâce : écoutez en silence
la voix de sa justice ou bien de sa clémence ;
il commande à la terre, à la nature, au sort ;
il tient entre ses mains la naissance et la mort.
Quel nouvel intérêt vous agite et vous presse ?
Nul de nous ne montra ces marques de faiblesse
pour le dernier objet qui fut sacrifié ;
nous ne connaissons point cette fausse pitié.

p186

Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète ;
portez celui des dieux dont je suis l' interprète :
mais voici la victime.
(on amène Astérie, couronnée de fleurs et
enchaînée.)

ACTE 1 SCENE 3

les précédents, Astérie.
Dictime.
à son aspect, seigneur,
la pitié qui vous touche a pénétré mon coeur.
Que dans la Grèce encore il est de barbarie !
Que ma triste raison gémit sur ma patrie !
Pharès.
Captive des crétois, remise entre mes mains,
avant d' entendre ici l' arrêt de tes destins,
c' est à toi de parler, et de faire connaître
quel est ton nom, ton rang, quels mortels t' ont fait
naître.
Astérie.
Je veux bien te répondre. Astérie est mon nom ;

ma mère est au tombeau ; le vieillard Azémon,
mon digne et tendre père, a, dès mon premier âge,
dans mon coeur qu' il forma fait passer son courage.
De rang, je n' en ai point ; la fière égalité
est notre heureux partage, et fait ma dignité.

Pharès.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie ?

Astérie.

Le Jupiter de Crète, aux yeux de ma patrie,
est un fantôme vain que ton impiété
fait servir de prétexte à ta férocité.

Pharès.

Apprends que ton trépas, qu' on doit à tes blasphèmes,
est déjà préparé par mes ordres suprêmes.

Astérie.

Je le sais, de ma mort indigne et lâche auteur ;
je le sais, inhumain, mais j' espère un vengeur.

p187

Tous mes concitoyens sont justes et terribles ;
tu les connais, tu sais s' ils furent invincibles.
Les foudres de ton dieu, par un aigle portés,
ne te sauveront pas de leurs traits mérités :
lui-même, s' il existe, et s' il régit la terre,
s' il naquit parmi vous, s' il lance le tonnerre,
il saura bien sur toi, monstre de cruauté,
venger son divin nom si longtemps insulté.
Puisse tout l' appareil de ton infâme fête,
tes couteaux, ton bûcher, retomber sur ta tête !
Puisse le temple horrible où mon sang va couler,
sur ma cendre, sur toi, sur les tiens s' écrouler !
Périssent ta mémoire ! Et s' il faut qu' elle dure,
qu' elle soit en horreur à toute la nature !
Qu' on abhorre ton nom ! Qu' on déteste tes dieux !

p188

Voilà mes vœux, mon culte, et mes derniers adieux.
Et toi, que l' on dit roi, toi, qui passes pour juste,
toi, dont un peuple entier chérit l' empire auguste,
et qui, du tribunal où les lois t' ont porté,
sembles tourner sur moi des yeux d' humanité,
 plains-tu mon infortune en voulant mon supplice ?
Non, de mes assassins tu n' es pas le complice.
Mérione, archonte, à Teucer.
On ne peut faire grâce, et votre autorité
contre un usage antique, et partout respecté,
opposerait, seigneur, une force impuissante.

Teucer.
Que je livre au trépas sa jeunesse innocente ! ...
Mérione.
Il faut du sang au peuple, et vous le connaissez ;
ménagez ses abus, fussent-ils insensés.
La loi qui vous révolte est injuste peut-être ;
mais en Crète elle est sainte, et vous n'êtes pas
maître
de secouer un joug dont l'état est chargé.
Ton pouvoir a sa borne, et cède au préjugé.
Teucer.
Quand il est trop barbare, il faut qu'on l'abolisse.
Mérione.
Respectons plus Minos.
Teucer.
Aimons plus la justice.
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
ce que dans Busiris on vous vit abhorrer ?
Oui, j'estime en Minos le guerrier politique ;
mais je déteste en lui le maître tyrannique.
Il obtint dans la Crète un absolu pouvoir :
je suis moins roi que lui, mais je crois mieux valoir ;
en un mot à mes yeux votre offrande est un crime.
(à Dictime.)
viens, suis-moi.
Pharès se lève, les sacrificateurs aussi, et
descendent de l'estrade.
Qu'aux autels on traîne la victime.
Teucer.
Vous osez ! ...

p189

ACTE 1 SCENE 4

les précédents ; un héraut arrive, le caducée à la
main.
(le roi, les archontes, les sacrificateurs, sont
debout.)
Le Héraut.
De Cydon les nombreux députés
ont marché vers nos murs, et s'y sont présentés.
De l'olivier sacré les branches pacifiques,
symbole de concorde, ornent leurs mains rustiques :
ils disent que leur chef est parti de Cydon,
et qu'il vient des captifs apporter la rançon.
Pharès.
Il n'est point de rançon, quand le ciel fait connaître
qu'il demande à nos mains un sang dont il est maître.

Teucer.

La loi veut qu' on diffère, elle ne souffre pas
que l' étendard de paix et celui du trépas
étalent à nos yeux un coupable assemblage.
Aux droits des nations nous ferions trop d' outrage.
Nous devons distinguer (si nous avons des moeurs)
le temps de la clémence et le temps des rigueurs :
c' est par là que le ciel, si l' on en croit nos sages,
des malheureux humains attira les hommages ;
ce ciel peut-être enfin lui veut sauver le jour.
Allez, qu' on la ramène en cette même tour
que je tiens sous ma garde, et dont on l' a tirée
pour être en holocauste à vos glaives livrée.
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.
Astérie.

Je te rends grâce, ô roi, si tu veux m' épargner ;
mon supplice est injuste autant qu' épouvantable :
et, quoique j' y portasse un front inaltérable,
quoique aux lieux où le ciel a daigné me nourrir,
nos premières leçons soient d' apprendre à mourir,
le jour m' est cher... hélas ! Mais s' il faut que je
meure,
c' est une cruauté que d' en différer l' heure.
(on l' emmène.)

Teucer.

Le conseil est rompu. Vous, braves combattants,

p190

croyez que de Cydon les farouches enfants
pourront malaisément désarmer ma colère.
Si je vois en pitié cette jeune étrangère,
le glaive que je porte est toujours suspendu
sur ce peuple ennemi par qui j' ai tout perdu.
Je sais qu' on doit punir, comme on doit faire grâce,
protéger la faiblesse, et réprimer l' audace :
tels sont mes sentiments. Vous pouvez décider
si j' ai droit à l' honneur d' oser vous commander,
et si j' ai mérité ce trône qu' on m' envie.
Allez ; blâmez le roi, mais aimez la patrie ;
servez-la ; mais surtout, si vous craignez les dieux,
apprenez d' un monarque à les connaître mieux.

p191

ACTE 2 SCENE 1

Dictime, gardes ; Datame, les cydoniens, dans le fond.

Dictime.

Où sont ces députés envoyés à mon maître ?

Qu' on les fasse approcher... mais je les vois paraître, quel est celui de vous dont Datame est le nom ?

Datame.

C' est moi.

Dictime.

Quel est celui qui porte une rançon,
et qui croit, par des dons aux crétois inutiles,
racheter des captifs enfermés dans nos villes ? ...

Datame.

Nous ne rougissons pas de proposer la paix.

Je l' aime, je la veux, sans l' acheter jamais.

Le vieillard Azémon, que mon pays révère,
qui m' instruisit à vaincre, et qui me sert de père,
s' est chargé, m' a-t-il dit, de mettre un digne prix
à nos concitoyens par les vôtres surpris.

Nous venons les tirer d' un infâme esclavage,
nous venons pour traiter.

Dictime.

Est-il ici ?

Datame.

Son âge

a retardé sa course, et je puis, en son nom,
de la belle Astérie annoncer la rançon.

Du sommet des rochers qui divisent les nues
j' ai volé, j' ai franchi des routes inconnues,
tandis que ce vieillard, qui nous suivra de près,

p192

a percé les détours de nos vastes forêts ;
par le fardeau des ans sa marche est ralentie.

Dictime.

Il apporte, dis-tu, la rançon d' Astérie ?

Datame.

Oui. J' ignore à ton roi ce qu' il peut présenter ;

Cydon ne produit rien qui puisse vous flatter.

Vous allez ravir l' or au sein de la Colchide ;

le ciel nous a privés de ce métal perfide ;

dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir ?

Dictime.

Votre coeur et vos bras, dignes de nous servir.

Datame.

Il ne tiendra qu' à vous ; longtemps nos adversaires,
si vous l' aviez voulu, nous aurions été frères.

Ne prétendez jamais parler en souverains ;

remettez, dès ce jour, Astérie en nos mains.

Dictime.

Sais-tu quel est son sort ?

Datame.
Elle me fut ravie.
à peine ai-je touché cette terre ennemie,
j' arrive : je demande Astérie à ton roi,
à tes dieux, à ton peuple, à tout ce que je voi ;
je viens ou la reprendre ou périr avec elle.
Une Hélène coupable, une illustre infidèle,
arma dix ans vos grecs indignement séduits ;
une cause plus juste ici nous a conduits ;
nous vous redemandons la vertu la plus pure :
rendez-moi mon seul bien ; réparez mon injure.
Tremblez de m' outrager ; nous avons tous promis
d' être jusqu' au tombeau vos plus grands ennemis ;
nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes,
sur les corps expirants de vos fils, de vos femmes...
(à Dictime.)
guerrier, qui que tu sois, c' est à toi de savoir
ce que peut le courage armé du désespoir.
Tu nous connais : préviens le malheur de la Crète.
Dictime.
Nous savons réprimer cette audace indiscrete.
J' ai pitié de l' erreur qui paraît t' emporter.
Tu demandes la paix, et viens nous insulter !

p193

Calme tes vains transports ; apprends, jeune barbare,
que pour toi, pour les tiens, mon prince se déclare ;
qu' il épargne souvent le sang qu' on veut verser ;
qu' il punit à regret, qu' il sait récompenser ;
qu' intrépide aux combats, clément dans la victoire,
il préfère surtout la justice à la gloire ;
mérite de lui plaire.
Datame.
Et quel est donc ce roi ?
S' il est grand, s' il est bon, que ne vient-il à moi ?
Que ne me parle-t-il ? ... la vertu persuade.
Je veux l' entretenir.
Dictime.
Le chef de l' ambassade
doit paraître au sénat avec tes compagnons.
Il faut se conformer aux lois des nations.
Datame.
Est-ce ici son palais ?
Dictime.
Non ; ce vaste édifice
est le temple où des dieux j' ai prié la justice
de détourner de nous les fléaux destructeurs,
d' éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges,
et cent villes de Crète y portent leurs hommages.
Datame.

Qui ? Minos ? Ce grand fourbe, et ce roi si cruel ?
Lui, dont nous détestons et le trône et l' autel ;
qui les teignit de sang ? Lui, dont la race impure
par des amours affreux étonna la nature ?

p194

Lui, qui du poids des fers nous voulut écraser,
et qui donna des lois pour nous tyranniser ?
Lui, qui du plus pur sang que votre Grèce honore
nourrit sept ans ce monstre appelé Minotaure ?
Lui, qu' enfin vous peignez, dans vos mensonges vains,
au bord de l' Achéron jugeant tous les humains,
et qui ne mérita, par ses fureurs impies,
que d' éternels tourments sous les mains des furies ?
Parle : est-ce là ton sage ? Est-ce là ton héros ?
Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos ?
Oh ! Que la renommée est injuste et trompeuse !
Sa mémoire à la Grèce est encor précieuse ;
ses lois et ses travaux sont par nous abhorrés.
On méprise en Cydon ce que vous adorez ;
on y voit en pitié les fables ridicules
que l' imposture étale à vos peuples crédules.
Dictime.
Tout peuple a ses abus, et les nôtres sont grands ;
mais nous avons un prince ennemi des tyrans,
ami de l' équité, dont les lois salutaires
aboliront bientôt tant de lois sanguinaires.

p195

Prends confiance en lui, sois sûr de ses bienfaits :
je jure par les dieux...
Datame.
Ne jure point ; promets...
promets-nous que ton roi sera juste et sincère ;
qu' il rendra dès ce jour Astérie à son père...
de ses autres bienfaits nous pouvons le quitter.
Nous n' avons rien à craindre et rien à souhaiter ;
la nature pour nous fut assez bienfaisante :
aux creux de nos vallons sa main toute-puissante
a prodigué ses biens pour prix de nos travaux ;
nous possédons les airs, et la terre, et les eaux ;
que nous faut-il de plus ? Brillez dans vos cent villes
de l' éclat fastueux de vos arts inutiles ;
la culture des champs, la guerre, sont nos arts ;
l' enceinte des rochers a formé nos remparts :
nous n' avons jamais eu, nous n' aurons point de maître.
Nous voulons des amis ; méritez-vous de l' être ?

Dictime.

Oui, Teucer en est digne ; oui, peut-être aujourd' hui,
en le connaissant mieux, vous combattrez pour lui.

Datame.

Nous !

Dictime.

Vous-même. Il est temps que nos haines finissent,
que, pour leur intérêt, nos deux peuples s' unissent.

Je ne te réponds pas que ta dure fierté
ne puisse de mon roi blesser la dignité ;

(à sa suite.)

mais il l' estimera. Vous, allez ; qu' on prépare
ce que les champs de Crète ont produit de plus rare ;
qu' on traite avec respect ces guerriers généreux.

(ils sortent.)

puissent tous les crétois penser un jour comme eux !

Que leur franchise est noble, ainsi que leur courage !

Le lion n' est point né pour souffrir l' esclavage :

qu' ils soient nos alliés, et non pas nos sujets.

Leur mâle liberté peut servir nos projets.

J' aime mieux leur audace et leur candeur hautaine
que les lois de la Crète, et tous les arts d' Athène.

p196

ACTE 2 SCENE 2

Teucer, Dictime, gardes.

Teucer.

Il faut prendre un parti : ma triste nation
n' écoute que la voix de la sédition ;
ce sénat orgueilleux contre moi se déclare ;
on affecte ce zèle implacable et barbare
que toujours les méchants feignent de posséder,
à qui souvent les rois sont contraints de céder :
j' entends de mes rivaux la funeste industrie
crier de tous côtés : religion, patrie !

Tout prêts à m' accuser d' avoir trahi l' état
si je m' oppose encore à cet assassinat.

Le nuage grossit, et je vois la tempête
qui, sans doute, à la fin tombera sur ma tête.

Dictime.

J' oserais proposer, dans ces extrémités,
de vous faire un appui des mêmes révoltés,
des mêmes habitants de l' âpre Cydonie,
dont nous pourrions guider l' impétueux génie :
fiers ennemis d' un joug qu' ils ne peuvent subir,
mais amis généreux, ils pourraient nous servir.
Il en est un surtout, dont l' âme noble et fière

connaît l' humanité dans son audace altière :
il a pris sur les siens, égaux par la valeur,
ce secret ascendant que se donne un grand coeur ;
et peu de nos crétois ont connu l' avantage
d' atteindre à sa vertu, quoique dure et sauvage.
Si de pareils soldats pouvaient marcher sous vous,
on verrait tous ces grands si puissants, si jaloux
de votre autorité qu' ils osent méconnaître,
porter le joug paisible, et chérir un bon maître.
Nous voulions asservir des peuples généreux :
faisons mieux, gagnons-les ; c' est là régner sur eux.
Teucer.
Je le sais. Ce projet peut sans doute être utile ;
mais il ouvre la porte à la guerre civile :

p197

à ce remède affreux faut-il m' abandonner ?
Faut-il perdre l' état pour le mieux gouverner ?
Je veux sauver les jours d' une jeune barbare ;
du sang des citoyens serai-je moins avare ?
Il le faut avouer, je suis bien malheureux !
N' ai-je donc des sujets que pour m' armer contre eux ?
Pilote environné d' un éternel orage,
ne pourrai-je obtenir qu' un illustre naufrage ?
Ah ! Je ne suis pas roi si je ne fais le bien.
Dictime.
Quoi donc ! Contre les lois la vertu ne peut rien !
Le préjugé fait tout ! Pharès impitoyable
maintiendra malgré vous cette loi détestable !
Il domine au sénat ! On ne veut désormais
ni d' offres de rançon, ni d' accord, ni de paix !
Teucer.
Quel que soit son pouvoir, et l' orgueil qui l' anime,
va, le cruel du moins n' aura point sa victime ;
va, dans ces mêmes lieux, profanés si longtemps,
j' arracherai leur proie à ces monstres sanglants.
Dictime.
Puissiez-vous accomplir cette sainte entreprise !
Teucer.
Il faut bien qu' à la fin le ciel la favorise.
Et lorsque les crétois, un jour plus éclairés,
auront enfin détruit ces attentats sacrés
(car il faut les détruire, et j' en aurai la gloire),
mon nom, respecté d' eux, vivra dans la mémoire.
Dictime.
La gloire vient trop tard, et c' est un triste sort.
Qui n' est de ses bienfaits payé qu' après la mort,
obtient-il des autels, est encor trop à plaindre.
Teucer.
Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre ;
mais il faut bien me rendre à l' ascendant vainqueur

qui parle en sa défense, et domine en mon cœur.
Gardes, qu' en ma présence à l' instant on conduise
cette cydonienne, entre nos mains remise.

(les gardes sortent.)

je prétends lui parler avant que, dans ce jour,
on ose l' arracher du fond de cette tour,
et la rendre au cruel armé pour son supplice,

p198

qui presse au nom des dieux ce sanglant sacrifice.
Demeure. La voici : sa jeunesse, ses traits,
toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.

ACTE 2 SCENE 3

Teucer, Dictime, Astérie, gardes.

Astérie.

Que prétend-on de moi ? Quelle rigueur nouvelle,
après votre promesse, à la mort me rappelle ?
Allume-t-on les feux qui m' étaient destinés ?
ô roi ! Vous m' avez plainte, et vous m' abandonnez !

Teucer.

Non ; je veille sur vous, et le ciel me seconde.

Astérie.

Pourquoi me tirez-vous de ma prison profonde ?

Teucer.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour ;
vous reverrez en paix votre premier séjour :
malheureuse étrangère, et respectable fille,
que la guerre arracha du sein de sa famille,
souvenez-vous de moi loin de ces lieux cruels.

Soyez prête à partir... oubliez nos autels...

une escorte fidèle aura soin de vous suivre.

Vivez... qui mieux que vous a mérité de vivre !

Astérie.

Ah, seigneur ! Ah, mon roi ! Je tombe à vos genoux ;
tout mon cœur qui m' échappe a volé devant vous ;
image des vrais dieux, qu' ici l' on déshonore,
recevez mon encens : en vous je les adore.

Vous seul, vous m' arrachez aux monstres infernaux
qui, me parlant en dieux, n' étaient que des bourreaux.

Malgré ma juste horreur de servir sous un maître,
esclave auprès de vous, je me plairais à l' être.

Teucer.

Plus je l' entends parler, plus je suis attendri...
est-il vrai qu' Azémon, ce père si chéri,
qui, près de son tombeau, vous regrette et vous pleure,
pour venir vous reprendre a quitté sa demeure ?

Astérie.

On le dit. J' ignorais, au fond de ma prison,
ce qui s' est pu passer dans ma triste maison.

Teucer.

Savez-vous que Datame, envoyé par un père,
venait nous proposer un traité salutaire,
et que des jours de paix pouvaient être accordés ?

Astérie.

Datame ! Lui, seigneur ! Que vous me confondez !
Il serait dans les mains du sénat de la Crète ?

Parmi mes assassins ?

Teucer.

Dans votre âme inquiète

j' ai porté, je le vois, de trop sensibles coups ;
ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux ?

Vous serait-il promis ? Est-ce un parent, un frère ?

Parlez ; son amitié m' en deviendra plus chère ;
plus on vous opprime, plus je veux vous servir.

Astérie.

De quel ombre de joie, hélas ! Puis-je jouir ?

Qui vous porte à me tendre une main protectrice ?

Quels dieux en ma faveur ont parlé ?

Teucer.

La justice.

Astérie.

Les flambeaux de l' hymen n' ont point brillé pour moi,
seigneur ; Datame m' aime, et Datame a ma foi ;
nos serments sont communs, et ce noeud vénérable
est plus sacré pour nous, et plus inviolable
que tout cet appareil formé dans vos états
pour asservir des cœurs qui ne se donnent pas.

Le mien n' est plus à moi. Le généreux Datame
allait me rendre heureuse en m' obtenant pour femme,
quand vos lâches soldats, qui, dans les champs de mars,
n' oseraient sur Datame arrêter leurs regards,
ont ravi loin de lui des enfants sans défense,
et devant vos autels ont traîné l' innocence :
ce sont là les lauriers dont ils se sont couverts.

Un prêtre veut mon sang, et j' étais dans ses fers.

Teucer.

Ses fers ! ... ils sont brisés, n' en soyez point en
doute ;

c' est pour lui qu' ils sont faits ; et, si le ciel
m' écoute,

il peut tomber un jour au pied de cet autel
où sa main veut sur vous porter le coup mortel.

Je vous rendrai l' époux dont vous êtes privée,
et pour qui du trépas les dieux vous ont sauvée ;
il vous suivra bientôt : rentrez ; que cette tour,
de la captivité jusqu' ici le séjour,
soit un rempart du moins contre la barbarie.
On vient. Ce sera peu d' assurer votre vie ;
j' abolirai nos lois, ou j' y perdrai le jour.

Astérie.

Ah ! Que vous méritez, seigneur, une autre cour,
des sujets plus humains, un culte moins barbare !
Teucer.

Allez : avec regret de vous je me sépare ;
mais de tant d' attentats, de tant de cruauté,
je dois venger mes dieux, vous, et l' humanité.

Astérie.

Je vous crois, et de vous je ne puis moins attendre.

ACTE 2 SCENE 4

Teucer, Dictime, Mérione.

Mérione.

Seigneur, sans passion pourrez-vous bien m' entendre ?

Teucer.

Parlez.

Mérione.

Les factions ne me gouvernent pas,
et vous savez assez que, dans nos grands débats,
je ne me suis montré le fauteur ni l' esclave
des sanglants préjugés d' un peuple qui vous brave.
Je voudrais, comme vous, exterminer l' erreur
qui séduit sa faiblesse, et nourrit sa fureur.
Vous pensez arrêter d' une main courageuse
un torrent débordé dans sa course orageuse ;
il vous entraînera, je vous en averti.

p201

Pharès a pour sa cause un violent parti,
et d' autant plus puissant contre le diadème
qu' il croit servir le ciel et vous venger vous-même.
" quoi ! Dit-il, dans nos champs la fille de Teucer,
à son père arrachée, expira sous le fer ;
et, du sang le plus vil indignement avare,
Teucer dénaturé respecte une barbare ! ...
lui seul est inhumain, seul à la cruauté
dans son coeur insensible il joint l' impiété ;
il veut parler en roi quand Jupiter ordonne ;
l' encensoir du pontife offense sa couronne :
il outrage à la fois la nature et le ciel,
et contre tout l' empire il se rend criminel... "

il dit ; et vous jugez si ces accents terribles
retentiront longtemps sur ces âmes flexibles,
dont il peut exciter ou calmer les transports,
et dont son bras puissant gouverne les ressorts.

Teucer.

Je vois qu' il vous gouverne, et qu' il sut vous séduire.

M' apportez-vous son ordre, et pensez-vous m' instruire ?

Mérione.

Je vous donne un conseil.

Teucer.

Je n' en ai pas besoin.

Mérione.

Il vous serait utile.

Teucer.

épargnez-vous ce soin ;

je sais prendre, sans vous, conseil de ma justice.

Mérione.

Elle peut sous vos pas creuser un précipice :
tout noble, dans notre île, a le droit respecté

p202

de s' opposer d' un mot à toute nouveauté.

Teucer.

Quel droit !

Mérione.

Notre pouvoir balance ainsi le vôtre ;
chacun de nos égaux est un frein l' un à l' autre.

Teucer.

Oui, je le sais ; tout noble est tyran tour à tour.

Mérione.

De notre liberté condamnez-vous l' amour ?

Teucer.

Elle a toujours produit le public esclavage.

Mérione.

Nul de nous ne peut rien, s' il lui manque un suffrage.

Teucer.

La discorde éternelle est la loi des crétois.

Seigneur, vous l' approuviez quand de vous on fit choix.

Teucer.

Je la blâmais dès lors ; enfin je la déteste :
soyez sûr qu' à l' état elle sera funeste.

Mérione.

Au moins, jusqu' à ce jour, elle en fut le soutien :
mais vous parlez en prince.

Teucer.

En homme, en citoyen ;

et j' agis en guerrier quand mon honneur l' exige :
à ce dernier parti gardez qu' on ne m' oblige.

Mérione.

Vous pourriez hasarder, dans ces dissensions,
de véritables droits pour des prétentions...

consultez mieux l' esprit de notre république.
Elle a trop consulté la licence anarchique.

p203

Mérione.

Seigneur, entre elle et vous marchant d' un pas égal,
autrefois votre ami, jamais votre rival,
je vous parle en son nom.

Teucer.

Je réponds, Mérione,
au nom de la nature, et pour l' honneur du trône.

Mérione.

Nos lois...

Teucer.

Laissez vos lois, elles me font horreur ;
vous devriez rougir d' être leur protecteur.

Mérione.

Proposez une loi plus humaine et plus sainte ;
mais ne l' imposez pas : seigneur, point de contrainte ;
vous révoltez les coeurs, il faut persuader.

La prudence et le temps pourront tout accorder.

Teucer.

Que le prudent me quitte, et le brave me suive.
Il est temps que je règne, et non pas que je vive.

Mérione.

Régnez ; mais redoutez les peuples et les grands.

Teucer.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
être impunément juste, et vous apprendre à l' être.

Si vous ne m' imitez, respectez votre maître...

et nous, allons, Dictime, assembler nos amis,
s' il en reste à des rois insultés et trahis.

p204

ACTE 3 SCENE 1

Datame, cydoniens.

Datame.

Pensent-ils m' éblouir par la pompe royale,
par ce faste imposant que la richesse étale ?
Croit-on nous amollir ? Ces palais orgueilleux
ont de leur appareil effarouché mes yeux ;
ce fameux labyrinthe, où la Grèce raconte
que Minos autrefois ensevelit sa honte,
n' est qu' un repaire obscur, un spectacle d' horreur ;

ce temple, où Jupiter avec tant de splendeur
est descendu, dit-on, du haut de l' empyrée,
n' est qu' un lieu de carnage à sa première entrée ;

p205

et les fronts de béliers égorgés et sanglants
sont de ces murs sacrés les honteux ornements :
ces nuages d' encens, qu' on prodigue à toute heure,
n' ont point purifié son infecte demeure.

Que tous ces monuments, si vantés, si chéris,
quand on les voit de près, inspirent de mépris !
Un Cydonien.

Cher Datame, est-il vrai qu' en ces pourpris funestes
on n' offre que du sang aux puissances célestes ?
Est-il vrai que ces grecs, en tous lieux renommés,
ont immolé des grecs aux dieux qu' ils ont formés ?
La nature à ce point serait-elle égarée ?

Datame.

à des flots d' imposteurs on dit qu' elle est livrée,
qu' elle n' est plus la même, et qu' elle a corrompu
ce doux présent des dieux, l' instinct de la vertu :
c' est en nous qu' il réside, il soutient nos courages :
nous n' avons point de temple en nos déserts sauvages ;
mais nous servons le ciel, et ne l' outrageons pas
par des vœux criminels et des assassinats.

Puissions-nous fuir bientôt cette terre cruelle,
délivrer Astérie, et partir avec elle !

Le Cydonien.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés,

p206

par notre pitié seule au glaive dérobés,
esclave pour esclave ; et quittons la contrée
où notre pauvreté, qui dut être honorée,
n' est, aux yeux des crétois, qu' un objet de dédain ;
ils descendaient vers nous par un accueil hautain.
Leurs bontés m' indignaient. Regagnons nos asiles,
fuyons leurs dieux, leurs mœurs, et leurs bruyantes
villes.

Ils sont cruels et vains, polis et sans pitié.

La nature entre nous mit trop d' inimitié.

Datame.

Ah ! Surtout de leurs mains reprenons Astérie.

Pourriez-vous reparaître aux yeux de la patrie
sans lui rendre aujourd' hui son plus bel ornement ?

Son père est attendu de moment en moment :
en vain je la demande aux peuples de la Crète ;

aucun n' a satisfait ma douleur inquiète,
aucun n' a mis le calme en mon coeur éperdu ;
par des pleurs qu' il cachait un seul m' a répondu.
Que veulent, cher ami, ce silence et ces larmes ?
Je voulais à Teucer apporter mes alarmes ;
mais on m' a fait sentir que, grâce à leurs lois,
des hommes tels que nous n' approchent point les rois :
nous sommes leurs égaux dans les champs de Bellone :
qui peut donc avoir mis entre nous et leur trône
cet immense intervalle, et ravir aux mortels
leur dignité première et leurs droits naturels ?
Il ne fallait qu' un mot, la paix était jurée ;
je voyais Astérie à son époux livrée ;
on payait sa rançon, non du brillant amas
des métaux précieux que je ne connais pas,
mais des moissons, des fruits, des trésors véritables,
qu' arrachent à nos champs nos mains infatigables :
nous rendions nos captifs ; Astérie avec nous
revolait à Cydon dans les bras d' un époux.
Faut-il partir sans elle, et venir la reprendre
dans des ruisseaux de sang et des monceaux de cendre ?

p207

ACTE 3 SCENE 2

Les précédents ; un cydonien, arrivant.

Le Cydonien.

Ah ! Savez-vous le crime ? ...

Datame.

ô ciel ! Que me dis-tu ?

Quel désespoir est peint sur ton front abattu ?

Parle, parle.

Le Cydonien.

Astérie...

Datame.

Eh bien ?

Le Cydonien.

Cet édifice,
ce lieu qu' on nomme temple est prêt pour son supplice.

Datame.

Pour Astérie !

Le Cydonien.

Apprends que, dans ce même jour,
en cette même enceinte, en cet affreux séjour,
de je ne sais quels grands la horde forcenée
aux bûchers dévorants l' a déjà condamnée :
ils apaisent ainsi Jupiter offensé.

Datame.

Elle est morte !
Le Premier Cydonien.
Ah ! Grand dieu !
Le Second Cydonien.
L' arrêt est prononcé ;
on doit l' exécuter dans ce temple barbare :
voilà, chers compagnons, la paix qu' on nous prépare !
Sous un couteau perfide, et qu' ils ont consacré,
son sang, offert aux dieux, va couler à leur gré,
et dans un ordre auguste ils livrent à la flamme
ces restes précieux adorés par Datame.
Datame.
Je me meurs.
(il tombe entre les bras d' un cydonien.)

p208

Le Premier Cydonien.
Peut-on croire un tel excès d' horreurs ?
Un Cydonien.
Il en est encore un bien cruel à nos coeurs,
celui d' être en ces lieux réduits à l' impuissance
d' assouvir sur eux tous notre juste vengeance,
de frapper ces tyrans de leurs couteaux sacrés,
de noyer dans leur sang ces monstres révéérés.
Datame, revenant à lui.
Qui ? Moi ! Je ne pourrais, ô ma chère Astérie,
mourir sur les bourreaux qui t' arrachent la vie ! ...
je le pourrai sans doute... ô mes braves amis,
montrez ces sentiments que vous m' avez promis :
périssiez avec moi. Marchons.
(on entend une voix d' une des tours.)
Datame, arrête !
Datame.
Ciel ! ... d' où part cette voix ? Quels dieux ont sur
ma tête
fait au loin dans les airs retentir ces accents ?
Est-ce une illusion qui vient troubler mes sens ?
(la même voix.)
Datame ! ...
Datame.
C' est la voix d' Astérie elle-même !
Ciel ! Qui la fis pour moi, dieu vengeur, dieu
suprême !
Ombre chère et terrible à mon coeur désolé,
est-ce du sein des morts qu' Astérie a parlé ?
Un Cydonien.
Je me trompe, ou du fond de cette tour antique
sa voix faible et mourante à son amant s' explique.
Datame.
Je n' entends plus ici la fille d' Azémon ;
serait-ce là sa tombe ? Est-ce là sa prison ?

Les crétois auraient-ils inventé l' une et l' autre ?
Le Cydonien.
Quelle horrible surprise est égale à la nôtre !
Datame.
Des prisons ! Est-ce ainsi que ces adroits tyrans
ont bâti, pour régner, les tombeaux des vivants ?
Un Cydonien.
N' aurons-nous point de traits, d' armes, et de
machines !
Ne pourrons-nous marcher sur leurs vastes ruines ?

Datame avance vers la tour.
Quel nouveau bruit s' entend ? Astérie ! Ah ! Grands
dieux !
C' est elle, je la vois, elle marche en ces lieux...
mes amis, elle marche à l' affreux sacrifice ;
et voilà les soldats armés pour son supplice.
Elle en est entourée.
(on voit dans l' enfoncement Astérie entourée de la
garde que le roi Teucer lui avait donnée. Datame
continue.)
allons, c' est à ses pieds
qu' il faut, en la vengeant, mourir sacrifiés.

ACTE 3 SCENE 3

Les cydoniens, Dictime.
Dictime.
Où pensez-vous aller ? Et qu' est-ce que vous faites ?
Quel transport vous égare, aveugles que vous êtes ?
Dans leur course rapide ils ne m' écoutent pas.
Ah ! Que de cette esclave ils suivent donc les pas ;
qu' ils s' écartent surtout de ces autels horribles,
dressés par la vengeance à des dieux inflexibles ;
qu' ils sortent de la Crète. Ils n' ont vu parmi nous
que de justes sujets d' un éternel courroux :
ils nous détesteront ; mais ils rendront justice
à la main qui dérobe Astérie au supplice ;
ils aimeront mon roi dans leurs affreux déserts...
mais de quels cris soudains retentissent les airs !
Je me trompe, ou de loin j' entends le bruit des armes.
Que ce jour est funeste, et fait pour les alarmes !
Ah ! Nos moeurs, et nos lois, et nos rites affreux,
ne pouvaient nous donner que des jours malheureux !
Revolons vers le roi.

ACTE 3 SCENE 4

Teucer, Dictime.

Teucer.
Demeure, cher Dictime,
demeure. Il n' est plus temps de sauver la victime ;

p210

tous mes soins sont trahis ; ma raison, ma bonté,
ont en vain combattu contre la cruauté ;
en vain, bravant des lois la triste barbarie,
au sein de ses foyers je rendais Astérie ;
l' humanité plaintive, implorant mes secours,
du fer déjà levé défendait ses beaux jours ;
mon coeur s' abandonnait à cette pure joie
d' arracher aux tyrans leur innocente proie :
Datame a tout détruit.

Dictime.

Comment ? Quels attentats ?

Teucer.

Ah ! Les sauvages moeurs ne s' adoucissent pas !

Datame...

Dictime.

Quelle est donc sa fatale imprudence !

Teucer.

Il payera de sa tête une telle insolence.

Lui, s' attaquer à moi ! Tandis que ma bonté
ne veillait, ne s' armait que pour sa sûreté ;
lorsque déjà ma garde, à mon ordre attentive,
allait loin de ce temple enlever la captive,
suivi de tous les siens il fond sur mes soldats.

Quel est donc ce complot que je ne connais pas ?

étaient-ils contre moi tous deux d' intelligence ?

était-ce là le prix qu' on dû à ma clémence ?

J' y cours ; le téméraire, en sa fougue emporté,

ose lever sur moi son bras ensanglanté :

je le presse, il succombe, il est pris avec elle.

Ils périront : voilà tout le fruit de mon zèle ;

je faisais deux ingrats. Il est trop dangereux

de vouloir quelquefois sauver des malheureux.

J' avais trop de bonté pour un peuple farouche

qu' aucun frein ne retient, qu' aucun respect ne touche,

et dont je dois surtout à jamais me venger.

Où ma compassion m' allait-elle engager !

Je trahissais mon sang, je risquais ma couronne ;

et pour qui ?

Dictime.

Je me rends, et je les abandonne.

Si leur faute est commune, ils doivent l' expier ;

s' ils sont tous deux ingrats, il les faut oublier.

p211

Teucer.

Ce n' est pas sans regret ; mais la raison l' ordonne.

Dictime.

L' inflexible équité, la majesté du trône,
ces parvis tout sanglants, ces autels profanés,
votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

Teucer.

D' Astérie en secret la grâce, la jeunesse,
peut-être malgré moi, me touche et m' intéresse ;
mais je ne dois penser qu' à servir mon pays ;
ces sauvages humains sont mes vrais ennemis.

Oui, je réprouve encore une loi trop sévère :
mais il est des mortels dont le dur caractère,
insensible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
exige un bras d' airain toujours levé sur eux.

D' ailleurs ai-je un ami dont la main téméraire
s' armât pour un barbare et pour une étrangère ?

Ils ont voulu périr, c' en est fait ; mais du moins
que mes yeux de leur mort ne soient pas les témoins.

ACTE 3 SCENE 5

Teucer, Dictime, un héraut.

Teucer.

Que sont-ils devenus ?

Le Héraut.

Leur fureur inouïe
d' un trépas mérité sera bientôt suivie :
tout le peuple à grands cris presse leur châtiment :
le sénat indigné s' assemble en ce moment.
Ils périront tous deux dans la demeure sainte
dont ils ont profané la redoutable enceinte.

Teucer.

Ainsi l' on va conduire Astérie au trépas.

Le Héraut.

Rien ne peut la sauver.

Teucer.

Je lui tendais les bras ;
ma pitié me trompait sur cette infortunée :

p212

ils ont fait, malgré moi, leur noire destinée.

L' arrêt est-il porté ?

Le Héraut.

Seigneur, on doit d' abord
livrer sur nos autels Astérie à la mort ;
bientôt tout sera prêt pour ce grand sacrifice ;
on réserve Datame aux horreurs du supplice :

on ne veut point sans vous juger son attentat ;
et la seule Astérie occupe le sénat.

Teucer.

C'est Datame, en effet, c'est lui seul qui l'immole ;
mes efforts étaient vains, et ma bonté frivole.

Revolons aux combats ; c'est mon premier devoir,
c'est là qu'est ma grandeur, c'est là qu'est mon
pouvoir :

mon autorité faible est ici désarmée :

j'ai ma voix au sénat, mais je règne à l'armée.

Le Héraut.

Le père d'Astérie, accablé par les ans,
les yeux baignés de pleurs, arrive à pas pesants,
se soutenant à peine, et d'une voix tremblante
dit qu'il apporte ici pour sa fille innocente
une juste rançon dont il peut se flatter
que votre cœur humain pourra se contenter.

Teucer.

Quelle simplicité dans ces mortels agrestes !

Ce vieillard a choisi des moments bien funestes ;
de quel trompeur espoir son cœur s'est-il flatté ?

Je ne le verrai point : il n'est plus de traité.

Le Héraut.

Il a, si je l'en crois, des présents à vous faire
qui vous étonneront.

Teucer.

Trop infortuné père !

Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ses yeux
du sang qu'on va verser le spectacle odieux.

Le Héraut.

Il insiste ; il nous dit qu'au bout de sa carrière
ses yeux se fermeraient sans peine à la lumière
s'il pouvait à vos pieds se jeter un moment.

Il demandait Datame avec empressement.

Teucer.

Malheureux !

p213

Dictime.

Accordons, seigneur, à sa vieillesse
ce vain soulagement qu'exige sa faiblesse.

Teucer.

Ah ! Quand mes yeux ont vu, dans l'horreur des
combats,
mon épouse et ma fille expirer dans mes bras,
les consolations, dans ce moment terrible,
ne descendirent point dans mon âme sensible ;
je n'en avais cherché que dans mes vains projets
d'éclairer les humains, d'adoucir mes sujets,
et de civiliser l'agreste Cydonie :
du ciel qui conduit tout la sagesse infinie

réserve, je le vois, pour de plus heureux temps
le jour trop différé de ces grands changements.
Le monde avec lenteur marche vers la sagesse,
et la nuit des erreurs est encor sur la Grèce.
Que je vous porte envie, ô rois trop fortunés,
vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez !
Rien ne peut captiver votre main bienfaisante,
vous n'avez qu'à parler, et la terre est contente.

p214

ACTE 4 SCENE 1

Le vieillard Azémon, accompagné d'un esclave
qui lui donne la main.

Azémon.

Quoi ! Nul ne vient à moi dans ces lieux solitaires !
Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères !
Ces portiques fameux, où j'ai cru que les rois
se montraient en tout temps à leurs heureux crétois,
et daignaient rassurer l'étranger en alarmes,
ne laissent voir au loin que des soldats en armes ;
un silence profond règne sur ces remparts :
je laisse errer en vain mes avides regards ;
Datame, qui devait dans cette cour sanglante
précéder d'un vieillard la marche faible et lente,
Datame devant moi ne s'est point présenté ;
on n'offre aucun asile à ma caducité.
Il n'en est pas ainsi dans notre Cydonie ;
mais l'hospitalité loin des cours est bannie.
Ô mes concitoyens, simples et généreux,
dont le cœur est sensible autant que valeureux,
que pourrez-vous penser quand vous saurez l'outrage
dont la fierté crétoise a pu flétrir mon âge !
Ah ! Si le roi savait ce qui m'amène ici,
qu'il se repentirait de me traiter ainsi !
Une route pénible et la triste vieillesse
de mes sens fatigués accablent la faiblesse.
(il s'assied.)
goûtons sous ces cyprès un moment de repos :
le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

p215

ACTE 4 SCENE 2

Azémon, sur le devant ; Teucer, dans le fond,
 précédé du héraut.
 Azémon, au héraut.
 Irai-je donc mourir aux lieux qui m' ont vu naître
 sans avoir dans la Crète entretenu ton maître !
 Le Héraut.
 étranger malheureux, je t' annonce mon roi ;
 il vient avec bonté : parle, rassure-toi.
 Azémon.
 Va, puisqu' à ma prière il daigne condescendre,
 qu' il rende grâce aux dieux de me voir, de m' entendre.
 Teucer.
 Eh bien ! Que prétends-tu, vieillard infortuné ?
 Quel démon destructeur, à ta perte obstiné,
 te force à désertier ton pays, ta famille,
 pour être ici témoin du malheur de ta fille ?
 Azémon, s' étant levé.
 Si ton coeur est humain, si tu veux m' écouter,
 si le bonheur public a de quoi te flatter,
 elle n' est point à plaindre, et, grâce à mon zèle,
 un heureux avenir se déploiera pour elle ;
 je viens la racheter.
 Teucer.
 Apprends que désormais
 il n' est plus de rançon, plus d' espoir, plus de paix.
 Quitte ce lieu terrible ; une âme paternelle
 ne doit point habiter cette terre cruelle.
 Azémon.
 Va, crains que je ne parte.
 Teucer.
 Ainsi donc de son sort
 tu seras le témoin ! Tes yeux verront sa mort !
 Azémon.
 Elle ne mourra point. Datame a pu t' instruire
 du dessein qui m' amène et qui dut le conduire.
 Teucer.
 Datame de ta fille a causé le trépas.

p216

Loin de l' affreux bûcher précipite tes pas ;
 retourne, malheureux, retourne en ta patrie ;
 achève en gémissant les restes de ta vie.
 La mienne est plus cruelle ; et, tout roi que je suis,
 les dieux m' ont éprouvé par de plus grands ennuis :
 ton peuple a massacré ma fille avec sa mère ;
 tu ressens comme moi la douleur d' être père.
 Va, quiconque a vécu dut apprendre à souffrir ;
 on voit mourir les siens avant que de mourir.
 Pour toi, pour ton pays, Astérie est perdue ;
 sa mort par mes bontés fut en vain suspendue ;

la guerre recommence, et rien ne peut tarir
les nouveaux flots de sang déjà prêts à courir.
Azémon.

Je pleurerai sur toi plus que sur ma patrie,
si tu laissais trancher les beaux jours d' Astérie.
Elle vivra, crois-moi ; j' ai des gages certains
qui toucheraient les coeurs de tous ses assassins.
Teucer.

Ah ! Père infortuné ! Quelle erreur te transporte !
Azémon.

Quand tu contempleras la rançon que j' apporte,
sois sûr que ces trésors à tes yeux présentés
ne mériteront pas d' en être rebutés ;
ceux qu' Achille reçut du souverain de Troie
n' égalaient pas les dons que mon pays t' envoie.
Cesse de t' abuser ; remporte tes présents.
Puissent les dieux plus doux consoler tes vieux ans !
Mon père, à tes foyers j' aurai soin qu' on te guide.

ACTE 4 SCENE 3

Teucer, Dictime, Azémon, le héraut, gardes.
Dictime.

Ah ! Quittez les parvis de ce temple homicide,
seigneur ; du sacrifice on fait tous les apprêts :
ce spectacle est horrible, et la mort est trop près.
Le seul aspect des rois, ailleurs si favorable,

p217

porte partout la vie, et fait grâce au coupable :
vous ne verriez ici qu' un appareil de mort ;
d' un barbare étranger on va trancher le sort.
Mais vous savez quel sang d' abord on sacrifie ;
quel zèle a préparé cet holocauste impie.
Comme on est aveuglé ! Mes raisons ni mes pleurs
n' ont pu de notre loi suspendre les rigueurs.
Le peuple, impatient de cette mort cruelle,
l' attend comme une fête auguste et solennelle ;
l' autel de Jupiter est orné de festons ;
on y porte à l' envi son encens et ses dons.
Vous entendrez bientôt la fatale trompette :
à ce lugubre son, qui trois fois se répète,
sous le fer consacré la victime à genoux...
pour la dernière fois, seigneur, retirons-nous,
ne souillons point nos yeux d' un culte abominable.
Teucer.

Hélas ! Je pleure encor ce vieillard vénérable,
va, surtout qu' on ait soin de ses malheureux jours,
dont la douleur bientôt va terminer le cours :

il est père, et je plains ce sacré caractère.
Azémon.
Je te plains encor plus... et cependant j' espère.
Teucer.
Fuis, malheureux, te dis-je.
Azémon, l' arrêtant.
Avant de me quitter
écoute encore un mot : tu vas donc présenter
d' Astérie à tes dieux les entrailles fumantes ?
De tes prêtres crétois les mains toutes sanglantes
vont chercher l' avenir dans son sein déchiré !
Et tu permets ce crime ?
Teucer.
Il m' a désespéré,
il m' accable d' effroi ; je le hais, je l' abhorre ;
j' ai cru le prévenir, je le voudrais encore :
hélas ! Je prenais soin de ses jours innocents ;
je rendais Astérie à ses tristes parents.
Je sens quelle est ta perte et ta douleur amère...
c' en est fait.
Azémon.
Tu voulais la remettre à son père ?

p218

Va, tu la lui rendras.
(deux cydoniens apportent une cassette couverte de
lames d' or.
Azémon continue.)
enfin donc en ces lieux
on apporte à tes pieds ces dons dignes des dieux.
Teucer.
Que vois-je !
Azémon.
Ils ont jadis embelli tes demeures,
ils t' ont appartenu... tu gémis et tu pleures ! ...
ils sont pour Astérie ; il faut les conserver :
tremble, malheureux roi, tremble de t' en priver.
Astérie est le prix qu' il est temps que j' obtienne.
Elle n' est point ma fille... apprends qu' elle est la
tienne.
Teucer.
ô ciel !
Dictime.
ô providence !
Azémon.
Oui, reçois de ma main
ces gages, ces écrits, témoins de son destin,
(il tire de la cassette un écrit qu' il donne à
Teucer, qui l' examine en tremblant.)
ce pyrope éclatant qui brilla sur sa mère,
quand le sort des combats, à nous deux si contraire,

t' enleva ton épouse, et qu' il la fit périr ;
voilà cette rançon que je venais t' offrir ;
je te l' avais bien dit, elle est plus précieuse
que tous les vains trésors de ta cour somptueuse.
Teucer, s' écriant.
Ma fille !
Dictime.
Justes dieux !
Teucer, embrassant Azémon.
Ah ! Mon libérateur
mon père ! Mon ami ! Mon seul consolateur !
Azémon.
De la nuit du tombeau mes mains l' avaient sauvée,
comme un gage de paix je l' avais élevée ;
je l' ai vu croître en grâce, en beautés, en vertus :
je te la rends ; les dieux ne la demandent plus.
Teucer, à Dictime.
Ma fille ! ... allons, suis-moi.

p219

Dictime.
Quels moments !
Teucer.
Ah ! Peut-être
on l' entraîne à l' autel ! Et déjà le grand-prêtre...
gardes qui me suivez, secondez votre roi...
(on entend la trompette.)
ouvrez-vous, temple horrible ! Ah ! Qu' est-ce que je
voi ?
Ma fille !
Pharès.
Qu' elle meure !
Teucer.
Arrête ! Qu' elle vive !
Azémon.
Astérie !
Pharès, à Teucer.
Oses-tu délivrer ma captive ?
Teucer.
Misérable ! Oses-tu lever ce bras cruel ? ...
dieux ! Bénissez les mains qui brisent votre autel ;
c' était l' autel du crime.
(il renverse l' autel et tout l' appareil du sacrifice.)
Pharès.
Ah ! Ton audace impie,
sacrilège tyran, sera bientôt punie.
Astérie, à Teucer.
Sauveur de l' innocence, auguste protecteur,
est-ce vous dont le bras équitable et vengeur
de mes jours malheureux a renoué la trame ?
Ah ! Si vous les sauvez, sauvez ceux de Datame ;

étendez jusqu' à lui vos secours bienfaisants.
Je ne suis qu' une esclave.
Dictime.
ô bienheureux moments !
Teucer.
Vous esclave ! ô mon sang ! Sang des rois ! Fille
chère !
Ma fille ! Ce vieillard t' a rendue à ton père.

p220

Astérie.
Qui ? Moi !
Teucer.
Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands ;
goûte un destin nouveau dans mes embrassements ;
image de ta mère, à mes vieux ans rendue,
joins ton âme étonnée à mon âme éperdue.
Astérie.
ô mon roi !
Teucer.
Dis mon père... il n' est point d' autre nom.
Astérie.
Hélas ! Est-il bien vrai, généreux Azémon ?
Azémon.
J' en atteste les dieux.
Teucer.
Tout est connu.
Astérie.
Mon père !
Teucer, à ses gardes.
Qu' on délivre Datame en ce moment prospère...
vous, écoutez.
Astérie.
ô ciel, ô destins inouïs !
Oui, si je suis à vous, Datame est votre fils ;
je vois, je reconnais, votre âme paternelle.
Dictime.
Seigneur, voyez déjà la faction cruelle
dans le fond de ce temple environner Pharès :
déjà de la vengeance ils font tous les apprêts ;
on court de tous côtés ; des troupes fanatiques
vont, le fer dans les mains, inonder ces portiques.
Regardez Mérione, on marche autour de lui ;
tout votre ami qu' il est, il paraît leur appui.
Est-ce là ce héros que j' ai vu devant Troie ?
Quelle fureur aveugle à mes yeux se déploie ?
L' inflexible Pharès a-t-il dans tous les coeurs
des poisons de son âme allumé les ardeurs ?
Il n' entendit jamais la voix de la nature ;
il va vous accuser de fraude, d' imposture.
Datame, en sa puissance, et de ses fers chargé,

a reçu son arrêt, et doit être égorgé.

p221

Astérie.

Datame ! Ah ! Prévenez le plus grand de ses crimes.

Teucer.

Va, ni lui ni ses dieux n' auront plus de victimes ;

va, l' on ne verra plus de pareils attentats.

Dictime.

Tranquille il frapperait votre fille en vos bras ;

et le peuple à genoux, témoin de son supplice,

des dieux dans son trépas bénirait la justice.

Teucer.

Quand il saura quel sang sa main voulut verser,

le barbare, crois-moi, n' osera m' offenser.

Quoi que Datame ait fait, je veux qu' on le révère.

Tout prend dans ce moment un nouveau caractère :

je ferai respecter les droits des nations.

Dictime.

Ne vous attendez pas, dans ces émotions,

que l' orgueil de Pharès s' abaisse à vous complaire :

il atteste les lois, mais il prétend les faire.

Teucer.

Il y va de sa vie, et j' aurais de ma main,

dans ce temple, à l' autel, immolé l' inhumain

si le respect des dieux n' eût vaincu ma colère.

Je n' étais point armé contre le sanctuaire ;

mais tu verras qu' enfin je sais être obéi.

S' il ne me rend Datame, il en sera puni,

dût sous l' autel sanglant tomber mon trône en cendre.

(à Astérie.)

je cours y donner ordre, et vous pouvez m' attendre.

Astérie.

Seigneur ! ... sauvez Datame... approuvez notre amour :

mon sort est en tout temps de vous devoir le jour.

Teucer, au héraut.

Prends soin de ce vieillard qui lui servit de père

sur les sauvages bords d' une terre étrangère ;

veille sur elle.

Azémon.

ô roi ! Ce n' est qu' en ton pays

que ton coeur paternel aura des ennemis...

(Teucer sort avec Dictime et ses gardes.)

ô toi, divinité qui régis la nature,

tu n' as pas foudroyé cette demeure impure,

p222

qu' on ose nommer temple, et qu' avec tant d' horreur
du sang des nations on souille en ton honneur !
C' est en ces lieux de mort, en ce repaire infâme,
qu' on allait immoler Astérie et Datame !
Providence éternelle, as-tu veillé sur eux ?
Leur as-tu préparé des destins moins affreux ?
Nous n' avons point d' autels où le faible t' implore :

p223

dans nos bois, dans nos champs, je te vois, je
t' adore ;
ton temple est, comme toi, dans l' univers entier :
je n' ai rien à t' offrir, rien à sacrifier ;

p224

c' est toi qui donnes tout. Ciel ! Protège une vie
qu' à celle de Datame, hélas ! J' avais unie.
Astérie.
S' il nous faut périr tous, si tel est notre sort,
nous savons, vous et moi, comme on brave la mort ;
vous me l' avez appris, vous gouvernez mon âme ;
et je mourrai du moins entre vous et Datame.

p225

ACTE 5 SCENE 1

Teucer, Azémon, Mérione, le héraut, suite.
Teucer, au héraut.
Allez, dites-leur bien que, dans leur arrogance,
trop longtemps pour faiblesse ils ont pris ma
clémence ;
que de leurs attentats mon courage est lassé ;
que cet autel affreux, par mes mains renversé,
est mon plus digne exploit et mon plus grand trophée ;
que de leurs factions enfin l' hydre étouffée,
sur mon trône avili, sur ma triste maison,
ne distillera plus les flots de son poison ;
il faut changer de lois, il faut avoir un maître.
(le héraut sort.)
(à Mérione.)
et vous, qui ne savez ce que vous devez être,
vous qui, toujours douteux entre Pharès et moi,

vous êtes cru trop grand pour servir votre roi,
prétendez-vous encore, orgueilleux Mérione,
que vous pouvez abattre ou soutenir mon trône ?
Ce roi dont vous osez vous montrer si jaloux,
pour vaincre et pour régner n' a pas besoin de vous ;
votre audace aujourd' hui doit être détrompée.
Ou pour ou contre moi tirez enfin l' épée :
il faut, dans le moment, les armes à la main,
me combattre, ou marcher sous votre souverain.
Mérione.
S' il faut servir vos droits, ceux de votre famille,
ceux qu' un retour heureux accorde à votre fille,
je vous offre mon bras, mes trésors, et mon sang :
mais si vous abusez de ce suprême rang

p226

pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
je la défends, seigneur, au péril de ma vie.
Père et monarque heureux, vous avez résolu
d' usurper malgré nous un empire absolu,
de courber sous le joug de la grandeur suprême
les ministres des dieux, et les grands, et moi-même ;
des vils cydoniens vous osez vous servir
pour opprimer la Crète, et pour nous asservir ;
mais, de quelque grand nom qu' en ces lieux on vous
nomme
sachez que tout l' état l' emporte sur un homme.
Teucer.
Tout l' état est dans moi... fier et perfide ami,
je ne vous connais plus que pour mon ennemi :
courez à vos tyrans.
Mérione.
Vous le voulez ?
Teucer.
J' espère
vous punir tous ensemble. Oui, marchez, téméraire ;
oui, combattez sous eux, je n' en suis point jaloux ;
je les méprise assez pour les joindre avec vous.
(Mérione sort.)
(à Azémon.)
et toi, cher étranger, toi, dont l' âme héroïque
m' a forcé, malgré moi, d' aimer ta république ;
toi, sans qui j' eusse été, dans ma triste grandeur,
un exemple éclatant d' un éternel malheur ;
toi, par qui je suis père, attends sous ces ombrages
ou le comble ou la fin de mes sanglants outrages :
va ! Tu me reverras mort ou victorieux.
(il sort.)
Azémon.
Ah ! Tu deviens mon roi... rendez-moi, justes dieux,
avec mes premiers ans, la force de le suivre !

Que ce héros triomphe, ou je cesse de vivre !
Datame et tous les siens, dans ces lieux rassemblés,
n' y seraient-ils venus que pour être immolés ?
Que devient Astérie ? ... ah ! Mes douleurs nouvelles
me font encor verser des larmes paternelles.

p227

ACTE 5 SCENE 2

Astérie, Azémon, gardes.

Astérie.

Ciel ! Où porter mes pas ? Et quel sera mon sort ?

Azémon.

Garde-toi d' avancer vers les champs de la mort.

Ma fille ! De ce nom mon amitié t' appelle,
digne sang d' un vrai roi, fuis l' enceinte cruelle,
fuis le temple exécration où les couteaux levés
allaient trancher les jours que j' avais conservés.

Tremble.

Astérie.

Qui ? Moi, trembler ! Vous, qui m' avez conduite,
ce n' était pas ainsi que vous m' aviez instruite.

Le roi, Datame, et vous, vous êtes en danger ;
c' est moi seule, c' est moi qui dois le partager.

Azémon.

Ton père le défend.

Astérie.

Mon devoir me l' ordonne.

Azémon.

Sans armes et sans force, hélas ! Tout m' abandonne.

Aux combats autrefois ces lieux m' ont vu courir :
va, nous ne pouvons rien.

Astérie, voulant sortir.

Ne puis-je pas mourir ?

Azémon, se mettant au-devant d' elle.

Tu n' en fus que trop près.

Astérie.

Cette mort que j' ai vue
sans doute était horrible à mon âme abattue :
inutile au héros qui vivait dans mon cœur,
j' expirais en victime et tombais sans honneur ;
la mort avec Datame est du moins généreuse :
la gloire adoucira ma destinée affreuse.

Les filles de Cydon, toujours dignes de vous,
suivent dans les combats leurs parents, leurs époux,
et quand la main des dieux me donne un roi pour père,

quand je connais mon sang, faut-il qu' il dégénère ?
Les plaintes, les regrets et les pleurs sont perdus.
Reprenez avec moi vos antiques vertus,
et, s' il en est besoin, raffermissez mon âme.
J' ai honte de pleurer sans secourir Datame.

ACTE 5 SCENE 3

Les précédents, Datame.

Datame.

Il apporte à tes pieds sa joie et sa douleur.

Astérie.

Que dis-tu ?

Azémon.

Quoi ! Mon fils ?

Astérie.

Teucer n' est pas vainqueur ?

Datame.

Il l' est, n' en doutez pas ; je suis le seul à plaindre.

Astérie.

Vous vivrez tous les deux : qu' aurais-je encore à craindre ?

ô ciel ! ô providence ! Enfin triomphe aussi
de tous ces dieux affreux que l' on adore ici !

Datame.

Il avait à combattre, en ce jour mémorable,
des tyrans de l' état le parti redoutable,
les archontes, Pharès, un peuple furieux,
qui, trahissant ton père, a cru servir ses dieux.
Nous entendions leurs cris, tels que sur nos rivages
les sifflements des vents appellent les orages ;
et nous étions réduits au désespoir honteux
de ne pouvoir mourir en combattant contre eux.
Teucer a pénétré dans la prison profonde
où, cachés aux rayons du grand astre du monde,
on nous avait chargés du poids honteux des fers,
pour être avec toi-même en sacrifice offerts,
ainsi que leurs agneaux, leurs béliers, leurs génisses,
dont le sang, disent-ils, plaît à leurs dieux
propices ;
il nous arme à l' instant. Je reprends mon carquois,

mes dards, mes javelots, dont ma main tant de fois
moissonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ces crétois une foule craintive

fuit, et laisse un champ libre au héros que je sers.
La foudre est moins rapide en traversant les airs.
Il vole à ce grand chef, à ce fier Mérione ;
il l'abat à ses pieds : aux fers on l'abandonne ;
on l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui, le glaive en main,
courageaient pour le venger, l'accompagnent soudain :
je les vois, sous mes coups, roulant dans la poussière.
Tout couvert de leur sang, je vole au sanctuaire,
à cette enceinte horrible et si chère aux crétois,
où de leur Jupiter les détestables lois
avaient proscrit ta tête en holocauste offerte ;
où, des voiles de mort indignement couverte,
on t'a vu à genoux, le front ceint d'un bandeau,
prête à verser ton sang sous les coups d'un bourreau :
ce bourreau sacrilège était Pharès lui-même ;
il conservait encor l'autorité suprême
qu'un délire sacré lui donna si longtemps
sur les serfs odieux de ce temple habitants.
Ils l'entouraient en foule, ardents à le défendre,
appelant Jupiter qui ne peut les entendre,
et poussant jusqu'au ciel des hurlements affreux.
Je les écarte tous ; je vole au milieu d'eux ;
je l'atteins, je le perce ; il tombe, et je m'écrie :
" barbare, je t'immole à ma chère Astérie ! "
de ma juste vengeance et d'amour transporté,
j'ai traîné jusqu'à toi son corps ensanglanté :
tu peux le voir, tu peux jouir de ta victime ;
tandis que tous les siens, étonnés de leur crime,
sont tombés en silence, et saisis de terreur,
le front dans la poussière, aux pieds de leur
vainqueur.
Azémon.
Mon fils ! Je meurs content.
Astérie.
ô nouvelle patrie !
Ce jour est donc pour moi le plus beau de ma vie !
Cher amant ! Cher époux !
Datame.
J'ai ton cœur, j'ai ta foi ;
mais ce jour de ta gloire est horrible pour moi.

p230

Astérie.
Est-il quelque danger que mon amant redoute ?
Non, Datame est heureux.
Datame.
Je l'eusse été sans doute,
lorsque, dans nos forêts et parmi nos égaux,
ton grand cœur attendri donnait à mes travaux
sur cent autres guerriers la noble préférence ;
quand ta main fut le prix de ma persévérance,

je me croyais à toi : la fille d' Azémon
pouvait avec plaisir s' honorer de mon nom.
Tu le sais, digne ami, ta bonté paternelle
encourageait l' amour qui m' enflamma pour elle.
Azémon.

Et je dois l' approuver encor plus que jamais.

Astérie.

Tes exploits, mon estime, et tes nouveaux bienfaits,
seraient-ils un obstacle au succès de ta flamme ?

Qui, dans le monde entier, peut m' ôter à Datame ?

Datame.

Au sortir du combat, à ton père, à ton roi,
j' ai demandé ta main, j' ai réclamé ta foi,
non pas comme le prix de mon faible service,
mais comme un bien sacré fondé sur la justice,
un bien qui m' appartient, puisque tu l' as promis ;
sanglant, environné de morts et d' ennemis,
je vivais, je mourais pour la seule Astérie.

Astérie.

Eh bien ! Est-il en Crète une âme assez hardie
pour t' oser disputer le prix de ton amour ?

Datame.

Ceux qu' on appelle grands dans cette étrange cour,
et qui semblent prétendre à cet honneur insigne,
déclarent qu' un soldat ne peut en être digne...
s' ils osaient devant moi...

Azémon.

Respectable soldat,

Astérie est ta femme, ou Teucer est ingrat.

Astérie.

Il ne peut l' être.

Datame.

On dit que, dans cette contrée,

p231

la majesté des rois serait déshonorée.

Je ne m' attendais pas que d' un pareil affront,
dans les champs de la Crète, on pût couvrir mon front.

Astérie.

Il fait rougir le mien.

Datame.

La main d' une princesse

ne peut favoriser qu' un prince de la Grèce.

Voilà leurs lois, leurs mœurs.

Astérie.

Elles sont à mes yeux

ce que la Crète entière a de plus odieux.

De ces fameuses lois, qu' on vante avec étude,

la première, en ces lieux, serait l' ingratitude ! ...

la loi qui m' immolait à leurs dieux en fureur

ne fut pas plus injuste et n' eut pas plus d' horreur.

Je respecte mon père, et je me sens peut-être
digne du sang des rois où j' ai puisé mon être ;
je l' aime : il m' a deux fois ici donné le jour ;
mais je jure par lui, par toi, par mon amour,
que, s' il tentait la foi que ce cœur t' a donnée,
si du plus grand des rois il m' offrait l' hyménée,
je lui préférerais Datame et mes déserts :
Datame est mon seul bien dans ce vaste univers.
Je foulerais aux pieds trône, sceptre, couronne.
Datame est plus qu' un roi.

ACTE 5 SCENE 4

Les précédents, Teucer ; Mérione, enchaîné ;
cydoniens, soldats, peuple.

Teucer.

Ton père te le donne ;
il est à toi. Nos lois se taisent devant lui.

Astérie.

Ah ! Vous seul êtes juste.

Teucer.

Oui, tout change aujourd' hui ;

p232

oui, je détruis en tout l' antique barbarie :
commençons tous les trois une nouvelle vie.
Qu' Azémon soit témoin de vos noeuds éternels ;
ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrez ce temple aux fureurs de la flamme :
(on voit le temple en feu, et une partie qui tombe dans
le fond du théâtre.)

pour mon digne héritier reconnaissez Datame ;
reconnaissez ma fille, et servez-nous tous trois
sous de plus justes dieux, sous de plus saintes lois.
(à Astérie.)

le peuple, en apprenant de qui vous êtes née,
en détestant la loi qui vous a condamnée,
éperdu, consterné, rentre dans son devoir,
abandonne à son prince un suprême pouvoir...
(à Mérione.)

vis, mais pour me servir, superbe Mérione :
ton maître t' a vaincu, ton maître te pardonne.
La cabale et l' envie avaient pu t' éblouir ;
et ton seul châtiment sera de m' obéir...
braves cydoniens, goûtez des jours prospères ;
libres ainsi que moi, ne soyez que mes frères :
aimez les lois, les arts ; ils vous rendront heureux...
honte du genre humain, sacrifices affreux,
périssent pour jamais votre indigne mémoire,

et qu' aucun monument n' en conserve l' histoire ! ...
nobles, soyez soumis, et gardez vos honneurs...
prêtres, et grands, et peuple, adoucissez vos moeurs ;

p233

servez Dieu désormais dans un plus digne temple,
et que la Grèce instruite imite votre exemple.
Datame.
Demi-dieu sur la terre, ô grand homme ! ô grand roi !
Règne, règne à jamais sur mon peuple et sur moi.
Je ne méritais pas le trône où l' on m' appelle ;
mais j' adore Astérie, et me crois digne d' elle.

p209